

suite de PIERROT VILLARD

de Gier, sur la commune de St-Maurice sur Dargoire). J'ai pris mes bagages, et me voilà monté en direction de Valfleury, me cacher chez la tante, heu, la cousine. Donc j'ai fait le parcours à pied. »

A VALFLEURY

Valfleury est une petite commune de la Loire entre Saint-Chamond et St-Symphorien.

« Et voilà, j'étais caché. Je faisais bien attention de ne voir personne. J'allais à la messe. Il y avait une première messe. (« De très bonne heure sans doute ! » a ajouté le traducteur). De Croix Blanche au village de Valfleury, il y avait 3 km. Je faisais bien attention de me cacher. Aussitôt que la messe était finie, je m'en allais...

Tous les mercredi, il y avait le marché de St Sym. Mon frère m'apportait mon ravitaillement parce que ma cousine avait sa retraite ; elle n'avait qu'une petite ferme. Elle avait une chèvre et des châtaigniers. Voilà tout ce qu'elle avait. Alors, moi qui avait 20 ans, je ne m'amusais pas particulièrement.

LES MENACES DE LAVAL

Puis un beau jour, son frère est venu et il nous a dit : « Tu sais, il y a Laval (=président du Conseil) qui a fait un discours en disant : « Tous ceux qui cachent des jeunes vont être fusillés. » Ooh ! Je lui ai dit que la Philomène avait entendu. Mais mon frère a dit : « Y a pas problème ! Tu vas venir avec moi, nous allons nous en aller. Prends ton sac, prend ta caisse et on s'en va. » On est parti il était 8 heures de Valfleury (=20 h) et nous sommes arrivés à St Sym, il était 5 h du matin.

DANS MON GRENIER

Je suis monté dans mon grenier et ... j'y suis resté 2 ans.

Je sortais la nuit pour prendre un petit peu d'air. Il y en avait trois (=à St-Sym) qui savaient que je n'étais pas parti : le Père Guyot (=transporteur, route de Givros), le marchand de tabac (= Besacier) et celui qui faisait le transport provenant des parachutages (= Fleury Chevalier de la route de Givros). On sortait la nuit, on allait récupérer ce que les avions nous envoyaient, nous lâchaient.

Le curé Magat, voilà qu'il me dit : « Je pars avec une colonie de vacances. Si tu veux prendre l'air, viens, je pars à Décizes. Il faudra que tu te changes un petit peu. » Je m'étais laissé pousser la barbe ; j'essayais de me vieillir un petit

peu. » (Ce devait donc être pendant l'été 43).

On était deux. On prit le train avec ceux de la colonie de vacances. Arrivés à Nevers : Stop. Dans une colonne du train, des Allemands nous demandent « Papirs ! Papirs ! » On était deux copains : avec moi, Jean Caradot. Il était en face de moi. Je l'ai vu pâlir. J'ai dit : « Ben mon vieux, qu'est-ce que ça va faire ? » Au fond, l'Allemand n'était pas trop méchant : « Papirs ... c'est bon. » Je lui donne le mien : « Papirs, ça va. »

A la colonie, je faisais le colon en les accompagnant. Mais nous ne couchions pas au château ; on couchait sous une tente au milieu d'un bois. Ça va bien. On était au mois d'août. Il faisait bon.

Puis quand la colonie est partie, était finie, j'ai récupéré mon grenier.

QUAND LES ALLEMANDS VENAIENT

Comme j'étais bien en bon terme avec celui qui m'avait dit : « Pierre, si tu ne veux pas partir, je te fournirai des cartes de pain et une fausse carte d'identité. Il habitait juste en face de chez moi. C'était le responsable : Pierre Brailly. Toutes les fois qu'il y avait... que les Allemands montaient dans la région, nous étions avertis. Je me tenais « sur mes 32 ». Et j'avais repéré une chose : Mon grenier pouvait arriver dans le grenier du voisin. Je pouvais descendre à l'étage et repartir, foutre le camp : les Allemands ne verraient rien. Donc à chaque fois qu'il y avait une situation, des Allemands, j'étais averti.

Le jour où ils ont brûlé le restaurant à St Christo, nous l'avons su. Et comme il y avait Lagarde qui me cachait ... Sa mère était en face de chez moi, elle tenait un restaurant. Elle me dit : « Voilà ce qui se passe ! Et la chose... Il y a un restaurant qui va brûler. » J'étais sur mes 32, prêt à foutre le camp... et puis, il n'y a rien eu. C'était à St Christo. C'était Besson ? Non ! Guyot ! Ils ont foutu le feu au restaurant. (voir encadré).

CHEZ BOUCHARDON

Une autre fois, peu de temps après, on me dit : « Les Allemands montent et vont s'arrêter chez le fabricant de chaussures à St Sym. Le responsable de la Société si je peux dire, était Joseph Besson. « Alors méfie-toi bien car il y a une fabrique de chaussures qui va être fouillée. » Une brigade d'Allemands est arrivée ; mais au lieu d'aller chez Besson, ils sont allés chez Bouchardon. Ils ont fouillé de partout chez Bouchardon, mais ils n'ont rien trouvé. Heureusement, parce que Joseph Besson avait tous les papiers ! ... et puis

voilà, ils sont repartis.

Quelques jours après... Il y avait dans mon grenier une soupente, une lucarne et je pouvais prendre le soleil sous la lucarne. C'était un dimanche. Il était 10 heures. Un bruit d'avions ! Il y en avait je ne sais combien ??? Des avions qui partaient bombarder quelque chose. Et le lendemain, nous avons su que ces avions avaient bombardé la Savoie (= autre voix : « Le Vercors »). C'est ça, le Vercors. On a eu de la chance, nous avons été protégés, ils ne sont pas venus. Jusqu'à la fin, ça a fait tant bien que mal, jusqu'à ce que les Allemands se sont retirés. Jusqu'au beau jour où on m'a dit : « Ca y est, tu peux sortir de ton grenier, les Allemands s'en vont. »

Je descends de mon grenier. Les gens disaient : « Oh, Qu'est-ce qui arrive ? On ne sait pas d'où il sort. Si tu voyais le Pierre Villard, comme il est blanc. Il est blanc comme une serviette. » Il y a deux ans que je n'ai pas vu le soleil. Enfin, tout va bien. Alors, c'est le moment de la Résistance.

AU MAQUIS A ST-APPOLINAIRE

Des gars de la Résistance me disent : « Tu iras te cacher à l'Aubépin, à St Appolinaire. » Je suis monté là-haut. Je me suis caché chez des paysans. La nuit, on allait donner des coups de main. Le dernier que j'ai fait, on est allé à l'Arbresle, faire dérailler un train de soldats Allemands. On avait mis dans les rails tout ce qu'il fallait pour que le train déraile. Puis nous sommes repartis. Comme nous repartions, heureusement qu'on était bien à l'heure. Il y a des Allemands qui sont venus, qui avaient vu la mèche qui se déplaçait d'où l'on était ; la mèche qui devait faire dérailler le train. Mais nous étions partis ; on a rien vu. Quand Lyon a été évacué, c'est nous qui étions dans les routes, avec notre fusil... »

La chance, je n'ai pas eu à me plaindre. Je n'ai pas été blessé, rien du tout. Mais enfin, je n'ai pas toujours bien rigolé. Je m'en suis tiré comme ça.

Quand je suis sorti, j'ai repris mon métier de brouillier... »

Jean Villard, fils de Pierrot, raconte que son père « dans un premier temps a pris le car feignant de partir au STO et revenant en disant aux gendarmes qu'il avait raté le train. La deuxième fois, il était accompagné d'un copain de St-Martin qui est allé au cinéma alors que mon père est rentré à St-Sym. Le copain a été arrêté à la sortie du cinéma, déporté et n'est jamais revenu. C'est ce qui l'a décidé à se cacher. »